

sillonnet le canal dans tous les sens, allant et revenant chargés de leurs musiciens et de leurs danseurs, les uns allant à Santa-Anita, les autres en revenant couronnés de roses et de pavots rouges : riant, dansant, chantant, sans que jamais une querelle ne s'élève et offrant ainsi un spectacle des plus attrayants et des plus singuliers aux promeneurs galopant le long de l'immense avenue.

Mais le jour dont nous parlons, la solitude la plus complète régnait sur le Paseo, les chinampas semblaient abandonnés ; pas un canot ne troublait les eaux tranquilles du canal.

Seuls, six cavaliers, trois maîtres et trois serviteurs, suivaient d'un air nonchalant l'avenue du milieu du Paseo ; les trois maîtres revêtus du riche costume mexicain et montés sur des chevaux de prix, n'échangeaient que de rares paroles, presque à voix basse, comme s'ils eussent redouté les oreilles de quelque espion invisible.

Enfin, arrivés presque devant le village « d'Istacalco, » un des plus anciens de cette contrée puisqu'il fut la première demeure des « Aztèques, » après la servitude de « Colhuacan, » un des cavaliers s'arrêta en disant :

— Il est inutile d'aller plus loin ; de l'endroit où nous sommes, nous commandons la route en avant et en arrière, nul ne pourrait s'approcher sans être vu ; toute surprise est donc impossible.

— C'est vrai, dit un autre, d'ailleurs, pour plus de sûreté, nous pouvons placer des sentinelles sur les trois avenues.

— C'est juste, reprit le premier, de cette façon, nous serons tranquilles et nous causerons tout à notre aise.

Il donna aussitôt ses ordres aux trois serviteurs qui, après avoir mis pied à terre, se portèrent à vingt-cinq ou trente pas de leurs maîtres ; après avoir caché leurs chevaux derrière les buissons, eux-mêmes s'abritèrent derrière les troncs des arbres.

Les trois maîtres avaient, eux aussi, mis pied à terre, mais se sachant gardés par leurs serviteurs, ils n'avaient pris aucune précaution pour dissimuler leur présence ; ils se contentèrent d'attacher leurs chevaux aux basses branches des arbres.

Ces cavaliers étaient don Jose de Sandoval, don Estevan son frère et don Fabian de Salazar ; quant aux serviteurs, c'étaient Sidi Muley, Camacho et Pablo, le frère de lait de don Fabian.

Maîtres et serviteurs semblaient également préoccupés et en proie à la même tristesse.

— Maintenant causons, dit don Estevan, je crains que don Luis ne nous rejoigne pas ici comme il nous l'a promis.

— Pourquoi donc cela ? demanda don Jose.

— Pour bien des raisons, mon frère, et d'abord parce que peut-être il a été retenu plus longtemps qu'il ne le supposait...

— C'est possible, en effet, répondit don Jose, lui avez-vous dit où il nous retrouverait au cas où il n'arriverait pas avant ce soir ?

— Pardieu ! d'ailleurs il connaît Mexico tout au moins aussi bien que nous : il n'y a pas de danger qu'il s'égaré.

— Non, mais il risque d'y faire de mauvaises rencontres.

— Bah ! nous ne sommes à Mexico que depuis deux jours, et pendant ces deux jours ont eu lieu des événements tellement graves, que personne n'aura songé à nous, dit don Estevan ; tout est dans un désarroi complet, d'ailleurs ; dans une ville comme Mexico, dans les circonstances, comme celles qui se présentent, rien n'est aussi facile que de se dissimuler au milieu de la foule.

— Peut-être, dit don Fabian en hochant la tête : l'homme que nous combattons est aujourd'hui tout-puissant ; de plus, il est habile, dénué de tous sentiments d'honneur, et par cela même il ne recule jamais devant les moyens les plus déloyaux pour atteindre le but qu'il se propose.

— Les espions ne lui manquent pas ; je ne sais pourquoi il me semble que le drôle que nous avons ce matin croisé sur le pont de « l'Equizamo, » et qui a si prestement disparu, est à sa soldo, dit don Jose.

— Bon ! allez-vous vous créer des chimères, vous aussi, mon frère ? dit don Estevan en haussant légèrement les épaules ; sur mon âme, à nous voir trambler ainsi, on nous prendrait bien plutôt pour des enfants poltrons que pour des hommes braves dont les preuves sont faites depuis longtemps, grâce à Dieu !

— Humph ! si notre ennemi, répliqua don Jose, apprend ce que nous avons fait la nuit passée, notre position s'aggravera singulièrement.

— C'est un coup de maître ! s'écria vivement don Estevan, cela peut nous faire gagner la partie, si nous savons en tirer parti et manœuvrer habilement ; notre ennemi est fort, je le reconnais, mais nous ne sommes pas des niais non plus.

— Certes, reprit don Jose, mais, à mon avis, nous ne devons rien laisser au hasard, et surtout n'agir qu'avec une extrême prudence.

— Tout d'abord, dit don Fabian, il importe que nous fassions perdre nos traces et surtout qu'on ne puisse pas nous reconnaître pour ce que nous sommes.

— Ceci est élémentaire, cher Fabian, reprit don Estevan avec un sourire de bonne humeur, voilà pourquoi, à notre arrivée à la Ciudad, au lieu de nous rendre tout droit à notre hôtel de la « Primera Monterilla » ou à celui que vous possédez, « Calle de Taouba, » nous sommes allés descendre dans un quartier perdu, calle « de los Batanes, » une des rues les plus mal famées de la ville, et avons-nous choisi un des bouges les plus sinistres de ladite rue.

— Eh bien ! franchement, don Estevan, je crois que vous avez eu tort.

— Comment cela ?

— Oui, vous vous êtes laissé emporter par le désir tout naturel de bien faire les choses, je le sais, mais vous avez été trop loin.

— Je ne vous comprends pas, expliquez-moi votre pensée, je vous prie.

— Il y a un milieu en toutes choses, nous avons eu raison de ne pas descendre dans nos hôtels, mais nous devions nous arrêter à moitié chemin : c'est-à-dire nous loger, non dans un bouge comme celui de la calle de los Batanes, mais dans un « meson » honnête de la calle San Augustin par exemple, ou de la calle Plateros ; nous serions dans un milieu honnête, où rien n'attirerait l'attention sur nous, comme cela arrivera inévitablement dans le bouge où nous nous sommes logés, parce que nos manières, notre langage et notre extérieur sont en trop complet désaccord avec tout ce qui nous entoure.

— Cette fois, vous avez raison, s'écria don Estevan, j'ai commis une lourde faute, il nous faut sans tarder choisir un autre domicile.

— Je crois que nous ferons bien de ne pas reparaitre calle de los Batanes, nos gens se chargeront d'enlever les bagages, dit don Fabian, seulement, je ne sais trop où nous irons.

— Je vais vous le dire, s'écria don Jose, voici ce qu'il faut